

intéressante épître à cause de la *rareté* et *nouveauté* du latin (I, 251). » Ici encore le docte Sévillan a grand soin de passer le nom de M. H. sous le plus complet silence. Or c'est ce dernier qui, avant tout autre, a reconnu, publié, annoté et mis en lumière, le texte original, quatre fois au moins : 1° en Andalousie même dans l'année 1871 ; 2° à Paris ; 3° à Leipzig, en 1872 ; 4° par un fac simulé photolithographique.

Le texte que donne le señor A. est pris, avec une désinvolture à nulle autre pareille, de l'édition sévillane de M. Harrisse. L'idée d'épeler *gratia, navigationem, intelligentia*, les mots écrits dans le prototype *gracia, navegacionem, inteligencia*, ne suffira guère pour masquer cet ingénieux démarquage.

Le document, découvert par le bibliothécaire de la Colombine en 1860, était montré depuis dix ans à tous les étrangers de passage à Séville, uniquement comme autographe de Colomb et sans qu'on soupçonnât le moins du monde son véritable caractère. Ledit bibliothécaire a avoué ce fait curieux dans une lettre rendue publique à Paris en 1874¹. De mauvaises langues prétendirent même qu'elle ne donnait qu'une partie de la vérité. « Paul le médecin », seul nom inscrit dans l'épître florentine pour désigner le correspondant, est un vocable qui ne disait rien du tout, semble-t-il, aux savants de l'Andalousie. Les plus érudits seulement auraient eu une opinion : c'est que le nommé Paul était Marco Polo. Ce doit être une affreuse calomnie.

IV

Nous pourrions multiplier les exemples de *coïncidences* de ce genre ; mais il reste trop d'autres beautés à décrire.

C'est lorsque le señor Asensio vole de ses propres ailes qu'apparaît le grand sens critique des historiens espagnols. Il n'est pas rare, par exemple, de les voir faire fonctionner leurs héros longtemps après qu'ils furent morts. Ainsi le savant biographe andalous (II, 621) endosse un extrait de Garibay qui enterre Maria de Toledo, bru de Christophe Colomb, en 1545. Cela ne paraît pas avoir empêché la noble dame de rédiger son testament le 27 décembre 1548 et de mourir, une seconde fois, le 11 mai 1549, comme le señor A. eût pu le voir en consultant l'appendice du livre de M. H. (docs. IX et X), qu'il avait justement sous les yeux. Mais ce n'est pas pour cette catégorie d'historiens que sont faites les preuves justificatives. Parmi les deux nouveautés documentaires du señor A. (I, 263) nous remarquons la déclaration du matelot Juan de Aragon qui, en 1552, dit avoir rencontré Martin Alonso Pinzon dans le port de

1. *Io conocia hace años el testo latino de la carta de Toscanelli, pero no le daba importancia, creyendo que el original era el italiano. M. Harrisse le ha dado gran intercs y nos ha sacado de nuestro error, por lo que le deben estar agradecidos los aficionados.* — José Ma. Fernandez. Sevilla, dic. 23, 73. (*Bulletin de la Société de Géographie* de Paris, oct. et nov. 1874, p. 256.)